

[REDACTED]

né le 25.10.1906 à Marseille

Ex. Commandant du 3^{ème} Régiment de l'Armée Secrète (G. Combet)

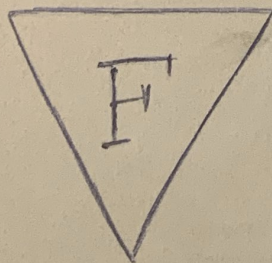
DEPORTE - RESISTANT

Chevalier de la Légion d'Honneur, Médaille de la Résistance.

Camps de :

NEUEN GAMME

BERGEN-BELSEN



34913

Dedicaci a mon
fils. Jean.

LA DÉPORTATION

« La Déportation », que j'ai le grand honneur de présenter ne doit pas être seulement « pour chaque famille de déporté ou d'interné le témoignage durable des sacrifices consentis à la cause de la liberté et de la patrie ». Elle se propose un plus large accueil. Monument du souvenir et de la reconnaissance pour ceux auxquels leur affection a permis, dans la mesure où il est possible, de partager dans leur cœur tant de souffrances presque inimaginables et de subir après coup des cruautés que l'esprit a peine à concevoir, un tel livre est aussi destiné à ceux qui ne se souviennent pas parce qu'ils n'ont pas su, afin qu'ils apprennent et comprennent. Je pense d'abord aux jeunes que leur âge a tenus en deçà de la mémoire et auxquels il importe de faire connaître cette grande et terrible leçon et les devoirs que, dans leur propre intérêt, elle leur impose.

Mais il en est beaucoup d'autres, en âge d'être informés et qui, faute d'avoir été frappés personnellement ou dans leurs proches, ont mal connu et peu cherché la vérité. L'oubli a depuis longtemps étouffé les vagues et lointains échos que leurs oreilles distraites entendaient sans les retenir, effacé les images aperçues par hasard au cinéma ou dans les magazines et dont se détournaient leurs regards.

Se cacher la tête sous l'aile pour devenir aveugle et s'envelopper de silence, est une lâcheté qui, bien souvent, s'ignore, une façon prudente de laisser sa conscience en repos en lui dissimulant une réalité trop affreuse devant laquelle, avisée, informée, il lui faudrait bien s'émouvoir et s'interroger. Comme si le refus de savoir empêchait les choses d'avoir été ; comme si ces choses ne portaient pas conséquence et que le fait qu'elles eussent été ne changeait pas la suite des événements et n'imposait pas l'inquiétude en forçant la réflexion.

On ne peut vivre indéfiniment en ignorant le mal qui s'est fait, parce qu'il se prolonge ; ni le bien qu'il a suscité, parce qu'il apporte de hautes raisons d'espérer. Ce qui s'écrit, ce qui se montre ici s'est passé il y a plus de vingt ans. Nous espérons tous que les indifférents d'alors oseront maintenant en prendre connaissance, peut-être timidement d'abord et, peu à peu, saisis par cette révélation, éprouveront, par leur tardif émoi, le remords de leur longue ignorance voulue et leur illusion d'avoir cru que l'on pouvait impunément rayer de l'histoire encore toute vive ce qui n'avait été qu'« un mauvais moment à passer ».

Il n'y a pas de passé mort, ni de crime qui ne porte fruit et ne serve d'exemple. Les camps de concentration hitlériens, où s'entassait toute l'Europe — et d'abord

l'Allemagne — les chambres à gaz, le génocide détruisant dans des conditions affreuses des millions de juifs, la torture, les exécutions, ce débordement de violences calculées suivant un monstrueux dessein, n'a pas passé sur la terre comme un cyclone de terreur après lequel il ne reste plus qu'à compter les ruines et les morts, en un tel nombre que l'histoire ne fournit pas d'exemple d'une si sauvage destruction, d'un si féroce massacre ni, surtout, d'un si froid calcul déchaînant la fureur et la haine.

On voit bien, aujourd'hui encore, que l'on ne soulève pas, dans un seul pays, les flots de boue qui stagnaient au fond de la nature humaine sans que le monde entier ne s'en trouve souillé, et que l'on ne porte pas à leur paroxysme les plus vils instincts, jusque là réfrénés, sans que les « innocents » eux-mêmes ne finissent par en subir la contagion ? La violence appelle la violence, non point pour la combattre, mais pour la suivre en ses excès. Le monde, l'homme dans le monde ont fait un grand bond en arrière, il suffit de tourner les regards autour de soi, vers n'importe quelle partie de cette terre égarée, pour constater avec effroi que toutes les valeurs difficilement établies par une civilisation précaire, fragile et toujours menacée, ont été ébranlées pour longtemps, et aussi bien au fond des cœurs et des consciences que dans la conduite des nations.

Jamais l'hypocrisie touchant les fins n'a conclu avec le cynisme des moyens appliqués une plus étroite liaison. Jamais l'on n'a tant invoqué, pour les mieux violer, les lois naturelles, humaines et divines.

L'origine de ce mal, c'est Hitler. Mais Hitler n'était pas seul. La défaite avait momentanément désarmé les Seigneurs de la Guerre, sans réduire leurs ambitions ni éveiller leurs scrupules. Ils attendaient, impatients et vigilants. Par Seigneurs de la Guerre, il ne faut pas entendre seulement le haut commandement mortifié mais ceux qui vivent de la guerre et de la préparation, le gros capital et la grande industrie, le « Herren Klub » de Hugenberg, les Krupp, les Thyssen et les autres.

Ils n'avaient aucun moyen de pression sur les masses. Restait un seul recours : tirer parti de la défaite même pour réveiller le pangermanisme, fonder sur l'humiliation et le désordre un appel à l'appétit de revanche, au mépris des traités, au rétablissement d'un ordre — dont il était inutile de révéler qu'il serait de fer.

Sans pouvoir sur le peuple, il leur fallait agir par intermédiaire. Un aventurier démagogue commençait à se faire entendre. Sous couleur de « socialisme » et de servir les intérêts et l'honneur de la race germanique, il prêchait la même doctrine, mais lui était écouté. Hitler avait l'audience qui leur manquait. Ils avaient l'argent qui lui faisait défaut. En soutenant son entreprise, ils pensaient que cet agitateur deviendrait leur instrument docile. Le « socialisme » n'était pour lui qu'un mot d'introduction dont ni lui ni les autres ne faisaient aucun cas.

Les choses ne se passèrent pas tout à fait ainsi. Porté au pouvoir par son ascendant populaire et par les Seigneurs de la Guerre, Hitler y demeura. Qu'importait, s'ils y gagnaient tout. Ils avaient fourni les étendards et les bottes vernies; ils fournirent les armes, puis les tanks et les avions. Hitler régnait, eux prospéraient. La puissance la mieux assurée est celle qui demeure invisible : ils lui survécurent.

Ce qu'ils avaient d'abord en commun, c'est le mépris de l'homme. C'est ce que doivent connaître ceux qui l'ignorent, l'ont oublié ou ne veulent pas le savoir, car, en vérité, cela concerne non seulement leur existence, mais leur propre dignité offensée et leur conscience menacée.

Dans un pays qui mesurait l'étendue de sa chute à l'ampleur de ses prétentions, humilié et frustré, un régime issu de la défaite n'avait pu ni réduire le chômage ni sauver la monnaie. Une démocratie verbale se posait sans racines sur une nation qui l'avait toujours ignorée, passant sans transition des contraintes de l'Empire à tous les relâchements. La république, mal née et trop peu soutenue pour rétablir l'ordre, et faire reconnaître, respecter, appliquer ses propres principes, laissait l'Allemagne sombrer dans l'anarchie et poursuivait vers l'abîme sa course flageolante. Elle ne promettait aucun redressement, dont elle n'avait pas les moyens et qu'elle ne semblait même pas concevoir, ne proposait aucun espoir, elle-même n'était qu'une apparence.

Le succès de Hitler fut fondé sur ce vide. Durant les années où il n'était qu'un agitateur encore sans pouvoir et d'abord sans grande influence, il mit au point deux instruments de domination qui devaient terrifier les uns, fanatiser les autres : le mensonge, qu'il appelait la propagande, et l'exaltation de la race et du sang, qui était promesse de revanche et culture de la haine : effacer l'humiliation en déchirant les traités, et d'abord châtier à l'intérieur les « complices » de l'ennemi qui avaient provoqué la défaite. C'étaient d'abord les juifs, corps étranger, à jamais inassimilables, corrupteurs et dominateurs par la grâce de l'or, agents des puissances impérialistes ;

et les communistes, traîtres à leur patrie et à leur race, serviteurs de l'Internationale, dociles valets de Moscou. Viendraient ensuite tous ceux qui, peu ou prou, croyaient à la démocratie abhorrée, à la liberté de penser, à quelque liberté, à quelque pensée que ce fût, hors l'idéologie sommaire de la Race. Chacun devait choisir entre manifester un enthousiasme frénétique ou subir le comble de la terreur. On pourrait dire, paraphrasant une phrase fameuse que, sauf ceux qui réussirent à gagner l'étranger, « tout l'honneur de l'Allemagne était entassé dans ses prisons », antichambres des fosses communes. Abusé ou épouvanté, la première victime de Hitler fut ce peuple allemand qu'il prétendait régénérer par la haine. Ceux qui n'en furent pas écrasés, réduits au silence de la terreur, de la prison ou de la mort, en restent à jamais dégradés.

En 1929, Hitler écrivait dans l'*Angriff* de Goebbels : « Lorsque la propagande a rempli tout un peuple d'une idée, l'organisation peut en tirer la conséquence avec une poignée d'hommes. » Quatre ans plus tard, appelé au pouvoir par le vieux maréchal Hindenburg, il montra sans tarder ce qu'il appelait « tout un peuple » et ce qu'il entendait par « une idée ». Tout un peuple asservi sous la plus féroce tyrannie, au nom d'une idée qui n'était qu'une imposture stupide et séduisante. Le pangermanisme a toujours fait recette.

La propagande avait bien rempli son office. Ce n'est plus d'une poignée d'hommes que disposait le Führer, mais de centaines de milliers, ivres d'orgueil, bourrés de haine, mentalement fanatisés par le mythe de la supériorité de la « Race des Seigneurs », et à qui tout était promis comme tout était permis. Tout ce qui végétait, tout ce qui enviait, tout ce qui chômait sans espoir, tout ce qui ne mangeait pas à sa faim, tous les lâches aussi qui préféraient donner la mort que la subir, les malheureux mélangés à la lie, étaient invités à la grande curée. Les jeunes se voyaient l'objet particulier de ses soins. Il les définissait ainsi : « Une jeunesse puissamment active, dominatrice, brutale, voilà ce que je désire... Je veux voir dans leurs regards l'étincelle d'orgueil et d'indépendance que l'on voit dans le regard des fauves. Je ne veux pas d'entraînement intellectuel. La connaissance, c'est la ruine pour mes jeunes gens. »⁽¹⁾

On leur donnait des uniformes, des étendards et des musiques. On les nourrissait bien. On les empêchait de penser en les gorgeant de slogans. On leur désignait les « ennemis » à abattre et ils étaient nombreux. Le délateur fournissait sa pâture au

1. Cité par Pierre PORTAIL : « Deux aspects de la criminalité systématique dans les camps de concentration allemands. » (1947.)

bourreau. Il s'agissait de transformer ces garçons égarés, en brutes orgueilleuses, ignorantes et féroces ; toute leur éducation consistait à faire remonter du fond d'eux-mêmes les pires instincts. Et ce fabricant de fauves, content de son ouvrage, concluait : « Ils ne seront plus jamais libres, leur vie entière. »

Le mépris de l'homme, de l'homme non-aryen, est donc à la base de tout. Mais mépriser l'homme ne suffit pas, il faut le rendre méprisable, et donc le dégrader. Mais ce n'est pas encore assez, il doit être haïssable, pour donner du cœur aux bourreaux. Fanatisme chez les uns, dégradation chez les autres, tout le système des camps de concentration est fondé sur cette double assise.

Le meurtre et le pillage, depuis le temps des grandes invasions, étaient la simple et naturelle conséquence de l'esprit de conquête. On tuait et on volait pour s'emparer des richesses convoitées et des terres plus riches. De l'homme il n'était tenu aucun compte : pas plus de haine ni de mépris que de pitié. Il n'était rien qu'un possesseur dépossédé ou un obstacle sur la route.

Quand le fanatisme religieux ou idéologique intervint dans les rapports entre les plus forts et les plus faibles, et que ceux-ci devinrent l'ennemi qu'il fallait abattre ou convertir, l'idée du châtement vint s'ajouter à la simple convoitise. Les vaincus devenaient coupables de ne point se soumettre à la « vérité » des vainqueurs. Mais, en principe du moins, — « *errare humanum est, perseverare diabolicum* » ⁽¹⁾ — c'est le Mal, péché ou crime, qu'on prétendait extirper, par le ralliement du pécheur ou la purification de la mort. Toujours en principe, ni le pécheur ni le criminel n'étaient objets de haine : seul était détestable le Mal qui les habitait.

L'« *homonculus hitlérianus* » obéit à d'autres lois. Nulle distinction subtile entre la « faute » et celui qui la commettait — ne fût-elle que d'être né. Nulle possibilité de « rachat ». Nul « pardon », nulle pitié. En refusant de reconnaître la souveraineté infaillible et implacable du Führer, et la supériorité de la Race des Seigneurs, on cessait aussitôt d'être un homme, fût-ce de race inférieure. Si les lâches, les avides, les envieux, les haineux, et même les convaincus, issus des autres « races » dans les pays conquis, étaient tolérés comme serviteurs (sauf les Juifs et les Tziganes) ils n'avaient droit qu'au mépris des maîtres aux ordres desquels ils s'étaient basement soumis. Du moins avaient-ils la vie sauve, la panse pleine et la poche garnie.

De ce principe fondamental, découle la loi des camps. Elle était simple : une entreprise d'avilissement de l'homme, soigneusement concertée en haut lieu, devait, par

1. « L'erreur est humaine, la persévérance dans l'erreur, diabolique. »

une double action physique et morale, réduire les déportés à l'état de bêtes, avant de les faire crever. Ainsi, non seulement ils seraient ramenés à la condition qui devait leur être naturelle, châtiés à la mesure de leur « crime », mais ils seraient les uns pour les autres un objet de dégoût, confondus dans une abjection commune et, par là, aggravée, qui, en outre, exténuerait en eux toute possibilité de révolte.

La dégradation physique se poursuivait, investissant l'homme de toutes parts, par l'épuisement du travail forcé dans des conditions atroces, par la faim, la soif et le froid — des attentes interminables dans les nuits d'hiver, nus dans la neige pour passer une visite médicale où l'on « piquait » les plus valides pour un « kommando de la mort » ! — par le manque de sommeil — on savait que, les nuits où il n'y aurait pas d'alerte, on serait réveillés pour un « appel » sans objet — par les coups qui pleuvaient, par tout ce qui pouvait arriver à chacun d'imprévu et de terrifiant.

La dégradation morale, agissant sur un organisme débilité et presque sans défense, créait un état d'incertitude, d'anxiété, d'angoisse perpétuelles, une solitude hérissée et craintive au milieu d'éléments hostiles, un renversement total de toutes les valeurs reconnues. Cet univers, à la fois effrayant et absurde, sans points de repère, sans sécurité, sans justice, sans espoir, où tout était imprévisible, où le pire devenait vertu et le bien menaçant, il fallait, ou bien l'accepter totalement — et c'était la mort au bout de la déchéance — ou bien lui refuser toute réalité : combien y usaient ce qui leur restait d'énergie !

Il est, même en France, des agents qui, pour des raisons aussi évidentes que méprisables, s'efforcent, faute de pouvoir nier la réalité des camps ⁽¹⁾, d'en atténuer le caractère atroce ou, tout au moins, de décharger les SS de toute responsabilité. D'après eux, si *tous* les anciens déportés ont menti en portant témoignage, c'est qu'ils étaient eux-mêmes et eux seuls responsables de la mortalité dans les camps.

Cette légende absurde, et que tout contredit dans les innombrables récits des témoins — qui étaient aussi des victimes — de même que dans les archives nazies, repose sur une imposture, connue mais non avouée pour telle par ceux qui la répandent. La

1. M. Maurice Bardèche a osé écrire pourtant : « Les camps de concentration c'est trop beau pour être vrai. » On comprend aisément pourquoi.

vérité, c'est que, dès l'origine des camps, en 1933, la Gestapo transféra dans ceux-ci un lot, toujours plus important, de criminels de droit commun, et notamment des assassins, sortis des bagnes du Reich pour devenir les cadres des internés politiques ou raciaux allemands, qui formèrent, on l'a vu, les premiers esclaves jetés dans la fosse concentrationnaire. Cette lie des bas-fonds avait tous les droits, y compris de vie et de mort. On devine avec quel entrain féroce de tels hommes persécutèrent les innocents sur lesquels toute puissance leur avait été conférée, et quel zèle ils déployaient pour « mériter » et conserver cette promotion inespérée, et tous les avantages matériels qui transformaient leur sort. Tels étaient les cadres que les faussaires nostalgiques du III^e Reich feignent de prendre pour d'authentiques déportés.

Au fur et à mesure que l'Europe fut occupée, et que des réprouvés venus de partout rejoignirent les Allemands dans des camps de plus en plus nombreux, ces « cadres » ne suffirent plus à alimenter les états-majors de bandits.

Mais tous les déportés venus d'Europe n'étaient pas des résistants. Parmi eux, et par une même intention maligne, la Gestapo importait des membres de la pègre internationale, trafiquants de tout poil qui avaient essayé de rouler les occupants et, à ce jeu, s'étaient fait prendre. Les autorités des camps puisaient là-dedans les aides qu'il fallait à leurs propres substituts, pour répondre au besoin croissant de tortionnaires officiels, sous la direction sauvage des S.S., lesquels, comme il convient dans cet univers aux valeurs inversées, demeuraient au faite de cette sinistre hiérarchie, payaient largement d'exemple et servaient de modèles à ceux qui, poussés par la haine de l'innocent et pressés par la crainte des maîtres, tâchaient de les égaler.

A la faveur des circonstances, les comités clandestins réussirent parfois à introduire parmi les chefs de bloks et les kapos, dans les Revier et services administratifs, d'authentiques résistants qui agirent pour le bien de tous, en prenant ainsi les plus grands risques.

Les conditions d'existence que j'ai résumées rendaient la survie extrêmement précaire. Les S.S. ne se souciaient pas de la perte de cette main-d'œuvre gratuite. L'Europe fournissait une inépuisable réserve : comme jadis l'Afrique aux colons d'Amérique. Ceux qui ne tombaient pas sous les coups mouraient d'inanition et de fatigue, à moins

qu'ils ne fussent pendus ou disparussent par fournées dans les chambres à gaz. Ce dernier supplice permettait surtout la « liquidation » rapide des juifs, « race » exécrationnelle entre toutes.

Les médecins nazis se chargeaient de tirer un dernier usage de ceux qui ne pouvaient plus travailler. Inaptes à l'ouvrage, ils devenaient cobayes et servaient à des « expériences » mortelles. Ainsi tout, et la science même, était souillé.

J'ai parlé tout à l'heure de révélation. Et certes, cet album en apportera beaucoup à certains, dans le domaine de l'horreur. Mais il en est d'autres qui, ne pouvant être montrées, car elles se passent dans le domaine invisible des âmes, doivent être dites ici. Elles sont la sublime leçon qui se dégage de cette monstruosité. Elles montrent comment du pire peut naître le meilleur ; oui, vraiment enfanté par le pire. Car ceux qui, dans leur dessein diabolique, ont voulu réduire l'homme à l'état de bête, tout en exaltant la Race des Seigneurs, ont abaissé ceux qui se croyaient des Seigneurs au-dessous de l'état de la Bête, et révélé aux hommes qui refusaient d'être détruits et conservaient la force morale de le faire, une grandeur, un feu, un élan, une foi, qu'ils ne soupçonnaient pas en eux-mêmes. On a vu là comment des hommes ont pu vaincre le destin et dominer le mal en se dédiant aux autres.

Oui, dans les conditions extrêmes du malheur, tout étant conjuré pour nous avilir, quand la Bête tenait entre ses griffes tous les attributs du pouvoir absolu, la force, la cruauté, l'injustice, la ruse et la malice, elle n'a pas pu toujours prévaloir contre la puissance de l'esprit, réduit à ses seules ressources dans un corps qui le portait à peine et devenu son plus insidieux ennemi.

Qu'importe le nombre, inconnu, de ceux qui ont réussi à conserver intacte leur humanité ! Que dis-je, intacte ? Elle s'est accrue en retrouvant, dans ce grand dépouillement, ses origines et ses fins. Qu'importe encore que celles-ci n'apparaissent pas les mêmes à tous : qu'ils les voient limitées à cette terre où nous vivons, ou prolongées jusqu'à Dieu, la mesure de l'homme est la même pour tous ceux qui parviennent à la contempler dans toute sa grandeur. Tous les justes se ressemblent. S'ils se dépassent eux-mêmes dans l'épreuve, le même sentiment les anime, et c'est l'amour des autres, sans lequel rien n'est possible. En voulant sauver leurs frères, ils se sont, parfois, sauvés eux-mêmes, mais c'est, en quelque sorte, de surcroît. Chrétiens, juifs, marxistes, agnostiques au cœur généreux, en voyant par eux ce que peut l'homme, soutenu par le sentiment de l'étroite solidarité qui lie chacun à tous, j'en ai appris assez pour lui faire

confiance. Et, dans ces lieux maudits, devenus par eux lieux bénis, je n'ai plus entendu une lucidité chagrine murmurer que le désir passe quelquefois l'espérance, car, alors, ce n'était pas vrai.

Cette solidarité était une des formes de la Résistance. Il était, jusqu'aux derniers mois de la guerre, à peu près impossible de préparer une véritable révolte armée. Non seulement l'état d'épuisement physique et moral des déportés ne permettait guère d'envisager un soulèvement ; mais la délation qui sévissait, abondamment pratiquée par tous les individus louches dont j'ai parlé, mêlés à la foule des autres, rendait difficile la moindre concertation. D'autant plus que certains détenus, non pas louches mais frustes, se soumettaient à la « loi » des camps au lieu de lui opposer un refus total, croyaient, en dénonçant le « Délinquant » ou le suspect, accomplir une sorte d'acte civique, qui recevait d'ailleurs aussitôt une récompense en nourriture ou en exemption de corvée. Enfin, un continuel brassage, à l'intérieur d'un camp, faisait passer les hommes d'un block à l'autre pour disperser ceux qui auraient pu comploter ; et les transferts, soit en kommando, soit dans un autre camp, aggravaient la difficulté de quelque préparation suivie.

Malgré tous ces empêchements et le perpétuel et vigilant soupçon des « triangles verts » et des S.S., il était possible, à tous risques, d'apporter un peu d'aide matérielle, non pas aux plus démunis (qui ne l'était pas ?) mais aux plus atteints dans leur pauvre chair ou dans leur esprit désemparé. Certains d'entre nous avaient réussi, pour le bien de tous, à obtenir un emploi très subalterne, qui permettait de leur apporter quelque morceau de pain, quelque pièce de vêtement, réconfort aussi bien moral que physique, grâce auquel beaucoup purent prolonger leur vie misérable ou même échapper à la mort. Le rôle des médecins déportés fut particulièrement bienfaisant, et d'autant plus méritoire que le problème du choix des hospitalisés leur posait des cas de conscience tragiques : valait-il mieux faire entrer au « Revier » les plus malades, ceux qui étaient vraiment perdus, et adoucir ainsi leurs derniers jours, ou ceux desquels, moins touchés, la vie pouvait être sauvée par cet hébergement ?

Des chaînes de solidarité s'étaient ainsi établies, des comités clandestins s'étaient formés, non seulement pour l'aide matérielle, mais pour organiser le sabotage, recevoir des informations, de plus en plus réconfortantes, remonter le moral par la parole et par l'exemple. Peu de chose, dira-t-on ? C'était énorme de voir, dans ce monde inhumain, des compagnons de malheur vous traiter comme des hommes, vous montrer leur affection, conserver l'espérance et la communiquer : car c'est le désespoir qui faisait chavirer

de l'état où l'on survit à peine dans celui où l'on renonce à vivre, le plus mortel des maux, et dont on ne se relevait plus.

Malgré la quasi-impossibilité de se concerter, de s'organiser, de trouver des armes, 1944 et 1945 virent pourtant de véritables révoltes, dont les quatre premières, à ma connaissance, furent celles des camps juifs de Treblinka, en août 1943, de Sobibor, en octobre 1943, du « Sonderkommando » d'Auschwitz, en octobre 1944, de Mauthausen, en février 1945. Révoltes sauvagement réprimées, mais qui prouvent l'intraitable refus de se soumettre, transformé en action, non inutile, dès qu'il était possible de combattre sans espoir de vaincre.

On nous dira : « Vous voulez la paix entre les peuples, l'entente entre les nations, la solidarité entre les hommes, et le progrès mis en commun. Pourquoi donc évoquer ce moment atroce de l'histoire, réveiller, avec le souvenir de telles cruautés, les vieilles haines qui commençaient à s'assoupir, et que tant d'horreurs avaient justement enflammées ? N'est-ce pas aller contre les fins mêmes que vous proclamez nécessaires, tâche si difficile à mener que l'on n'en voit ni le bout, ni guère l'amorce ? »

Il ne s'agit point de haine. Il s'agit de vigilance. Je l'ai dit au début de ce texte, et n'y reviendrai pas. L'oubli du mal accompli n'a jamais fait progresser le bien, ni tari — bien au contraire — les sources de la violence, si richement alimentées alors qu'elles ont répandu partout leurs flots infects dont nous sommes tous empuantis.

Il ne s'agit pas davantage de pardon. Mais je prie qu'on ne s'égare pas dans une confusion détestable. Il n'y a pas lieu de pardonner à ceux qui ne sont pas coupables. Ce serait une grave injustice que de faire porter au peuple allemand tout entier la responsabilité morale d'un mal dont il n'a pas su discerner la naissance, dans les conditions historiques où il se débattait. Quand il a mesuré le danger, il était déjà trop tard pour en arrêter la croissance, et il en fut la première victime si beaucoup de ses fils s'en montrèrent d'abord les soutiens abusés avant d'en subir à leur tour les mortelles conséquences. Combien, dans le reste du monde, se révélèrent plus clairvoyants, jusqu'à la guerre même ?

Il serait plus injuste encore de faire porter aux jeunes Allemands d'aujourd'hui la faute de certains de leurs pères, crimes des uns, aveuglement des autres, en oubliant tous ceux, innombrables, qui ont souffert et péri sous la terreur, et ceux qui résistèrent dans des conditions pires encore que celles que nous avons connues. Une telle malédiction ne serait rien de moins qu'un génocide moral, une forme insidieuse de racisme,

et l'application du principe, entre tous détestable, de la responsabilité collective, l'un des plus odieux fondements du « droit » hitlérien.

Restent ceux auxquels ne peut s'appliquer l'imploration de Jésus sur la Croix : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » Les exploiters du racisme et de la misère, les abuseurs d'une jeunesse plus perméable à la passion que sensible à la perfidie, les inventeurs du système concentrationnaire, des massacres et des tortures, ceux qui voulaient rayer le peuple juif de la surface de la terre, qui n'ont imaginé d'autre moyen de venir à bout des hommes, pour les détruire ou s'en servir, qu'en les dénaturant, par la dégradation des uns et la corruption des autres. Ceux-là savaient ce qu'ils faisaient, dans la mesure où l'homme est libre et responsable de ses pensées et de ses actes.

Cette mesure, nous ne la connaissons pas. C'est pourquoi on ne doit pas répondre à la violence par la haine. Mais l'oubli serait démission, et le pardon offense à la justice et injure aux victimes. De même qu'on ne peut accepter la prescription pour les crimes de guerre — y a-t-il prescription pour les millions de morts, et vont-ils tout à coup ressusciter quand on rendra l'innocence aux bourreaux ? — de même on ne peut pas oublier tout ce qui s'est commis, parce que tout peut recommencer, dans des conditions analogues.

Qui ne voit, aujourd'hui, que l'impunité et l'oubli font encore fermenter certains esprits nostalgiques d'une dictature restaurée dont ils seraient les chefs tout-puissants ? Et que, en s'adressant de nouveau aux frustrés, aux mécontents, aux jeunes mal informés de ce qui fut, ils trouvent une audience abusée. Non seulement en Allemagne, mais partout où la haine gronde, où la violence couve.

Ils rêvent et font rêver sur ce qui leur paraît un grand moment de l'histoire. Leur montrer ce que fut cette réalité dont ils ignorent tout, sauf la défaite et la honte qui mirent fin au cauchemar, c'est éveiller la conscience, et avec elle l'horreur des mensonges recommencés, des promesses fallacieuses, et des injustes et cruelles fureurs qu'ils déchaînèrent dans le monde.

Ce que nous avons voulu lancer ici, c'est un appel à la concorde, à la raison et à la dignité de l'homme, en révélant ce qui, un moment, fut le triomphe de leur contraire pour le plus grand malheur de tous, et de ceux qui frappèrent comme de ceux qui furent frappés.

LOUIS MARTIN-CHAUFFIER
de l'Institut.